

Maurice Chappaz

Jean-Marc Lovay

La Tentation

de l'Orient

ZOE
Poche



MAURICE CHAPPAZ
JEAN-MARC LOVAY

LA TENTATION
DE L'ORIENT

Lettres autour du monde

Préface de Nicolas Bouvier
Postface de Jérôme Meizoz

ZOE

Poche





*Les Éditions Zoé remercient le Canton du Valais
pour son soutien à la publication de ce livre.*

La première édition de *La Tentation de l'Orient*
a été publiée par Bertil Galland aux Cahiers
de la Renaissance vaudoise, 1970

Pour la présente édition : © Éditions Zoé, chemin
de la Mousse 46,
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2023
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter + Vigne

Illustration : « Jean-Marc Lovay dans la vallée
de Gurjahimal (Népal) », DR

Photographie p. 2-3 : « Tibétaine réfugiée
au Népal offrant à boire à Jerry », DR

Photographie p. 158-159 : « Traversée du Melādno,
à l'ouest du massif de Sarek », DR

Photographie p. 142 : « M.C. » 1968, DR
ISBN 978-2-88907-173-9

ISBN EPUB 978-2-88907-174-6

ISBN PDFWEB 978-2-88907-175-3

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

PRÉFACE

En 1970, Maurice Chappaz et Jean-Marc Lovay publient une correspondance qui s'étend sur près de deux ans: *La Tentation de l'Orient*. Chappaz est alors un écrivain célèbre et célébré; Lovay un poète adolescent qui cherche, comme autrefois Gorki, «ses universités sur les routes» et rôde comme un chat sauvage entre l'Anatolie, les hautes régions afghanes et l'Inde himalayenne par des itinéraires qui ne sont pas sans danger et, alors, ponctués de hippies anesthésiés par la drogue, le froid, la faim. Chappaz n'a pas non plus de terre sous ses sabots: il récite des poèmes à «l'Odéon» dans le grand carnaval de mai 1968, va fêter ses cinquante ans un énorme sac sur le dos dans les solitudes de la Laponie suédoise, découvre aux îles Lofoten une sorte d'Atlantide valaisanne. Ils ont en commun la passion de la montagne et du Valais natal, le

goût du voyage, de la solitude et des mots pour la dire. Chappaz cherchait un filleul spirituel; Lovay s'est trouvé un parrain complice, une grande oreille à l'écoute. Ils vont réciproquement « s'instruire » dans une relation entre jeunesse et maturité qui rappelle celles, superbement évoquées par Herman Hesse dans *Le Jeu des perles de verre*. Je n'ai jamais cru sérieusement au « conflit des générations », croquemitaine qui sert trop souvent d'oreiller de paresse. Je crois en revanche aux conflits innombrables qui naissent de nos égoïsmes et de nos incuriosités respectives, tous âges confondus. Cette amitié formatrice, ces lettres où chacun se livre et répond sans réserve me donnent raison. Elles s'accompagnent aussi d'un brin de cérémonial qui me plaît: d'un bout à l'autre de cette confession mutuelle Lovay reste « mon cher Jeannot » et Maurice « cher Monsieur Chappaz ». Lorsqu'on a tant à se dire, la familiarité peut attendre, surtout lorsque la connaissance de l'autre est avant tout épistolaire par enveloppes postées de Stockholm, Katmandhu, Paris, Rovaniemi, Erzérum ou Kaboul.

Ce n'est pourtant pas cette condition commune – le voyage – qui fait l'originalité du texte. Contrairement à l'affirmation de Boris Vian « les Suisses vont à la gare mais ils

ne partent pas», les Helvètes ont toujours, de gré ou de force, beaucoup bourlingué. De Paracelse à Cendrars en passant par la Bérésina – «*notre vie est un voyage dans l'hiver et dans la nuit*» – la liste de ces nomades n'a pas fini de s'allonger. Un levain d'inquiétude a toujours travaillé la pâte de ce curieux pays et jeté sur les routes plus de Suisses qu'on ne l'imagine.

C'est plutôt par une quête commune, plus centrale, que tous deux vont poursuivre dans leur travail d'écrivain que ce livre nous touche aujourd'hui. Il s'agit de quitter ce qui s'interpose entre nous et l'existence, de passer de l'opacité à la transparence, d'un projet social inscrit dans le temps linéaire occidental à une présence à la vie, sans chronologie ni thésaurisation, que revendique toute la tradition asiatique et qui s'inscrirait plutôt dans un temps cyclique et saisonnier. Le hasch, la vulnérabilité du voyageur démuné et vanné (ce qui n'est pas vulnérable n'est pas vivant), l'espace, la lenteur, le silence de l'Asie, la présence de la mort qui est l'ombre portée de nos vies peuvent, dans cette recherche, tenir lieu de moyens provisoires. Qui ne sont pas sans danger. De Kaboul, Lovay écrit «l'Asie désagrège». Elle peut aussi vous dévorer entièrement et à force de se passer des comforts

ou des pédanteries de la certitude on peut fort bien se retrouver un jour « porté disparu ».

Pourtant ni l'Orient ni le voyage ne sont indispensables à cette quête qui peut se poursuivre partout où on sent battre le pouls de la nature, où l'on peut écouter le ruissellement des névés ou le chant du loriot. Du Vallon de Réchy (en Valais) Chappaz écrit « moi, je cherche mon Asie intérieure » et ajoute un peu plus loin « je crois que je supprime mon moi ». Dans tout l'ouvrage, ce chemin vers la transparence et la simplicité est aussi sensible dans la forme que dans le fond. Le baroque presque complaisant du langage dans les premières lettres s'allège, se précise, s'épure au fil de cette correspondance. Vers la fin, Chappaz fait l'éloge des « haïku » de Bashô, moine japonais du XVII^e qui a porté à sa perfection la forme poétique la plus brève – et là plus concrète – qu'on ait jamais connue, où le « je » n'est plus que miroir fidèle d'une soudaine illumination. Bashô, éternel pèlerin, doit beaucoup de son pouvoir aux intuitions du Bouddhisme mahayaniste, mais aussi pour une part aux tribulations du voyage. C'est ainsi que par usure et patience on parvient à la luminosité. En français « orient » signifie aussi l'éclat que confère aux perles et aux gemmes une secrète et lente maturation.

Préface

Quinze ans après ma première lecture, je n'ai pas retrouvé ce livre où je l'avais laissé. Certains des éléments qui le composent ont disparu corps et biens dans le bruit du temps. Du Liban au Pendjab, les misères trop réelles de la guerre ont remplacé les songes de « la route du hasch ». Le grand exode des hippies – cette deuxième « Croisade des enfants » – appartient désormais au passé, et personne ne croit plus que la drogue rende une âme à qui a laissé mourir la sienne. Des généreuses utopies de mai 1968 il ne reste plus qu'une guirlande de nostalgiques lampions trop vite éteints. Au moins ces éléments ont-ils aujourd'hui pris valeur de témoignage. L'essentiel du texte a, lui, en vieillissant, grandi en force et en verdeur : ce dialogue entre deux âges et deux esprits uniquement préoccupés d'avoir une présence aux choses plus juste, plus libre, plus ardente, et cette espèce de « chant du monde » lyrique, rauque, généreux que je ne me lasserai pas d'entendre.

Nicolas Bouvier,
septembre 1984

Mon royaume n'est pas de ce monde

ÉVANGILE
selon Matthieu, Luc, Jean, Marc.

*Le fou est celui qui a tout perdu
sauf la raison.*

ORTHODOXIE
Chesterton

Istanbul, cet autre hiver

Cher Monsieur Chappaz,

Mon départ pour revoir ces mers, ces déserts! J'ai rencontré encore ma fidèle oasis intérieure. Mes jungles, mes rires. Ce long silence parfois sublime des poussières. Mon passé de nouveau n'est plus qu'une frange insolite et futile. C'est comme jadis en Mongolie!

Et c'est pourquoi je me suis soûlé dans un petit bar avant Ljubljana. À cause du froid, à cause des courses d'insectes des grains de neige dans le wagon de l'omnibus, chaque fois que le contrôleur ouvrait sa portière, à cause d'un cliquet de rideau pendulant à la vitre givrée, grossissant comme un grain de sable de mon enfance (dont je parlerai comme de l'âme), voulant me bouffer, voulant m'absorber, et j'étais assis dans les vieux fauteuils gris-cendré, aux ressorts grignotant l'étoffe. Derrière moi il y eut l'appel d'une bouteille. Je me suis tendu vers le goulot. L'homme, l'usinier que je n'avais aperçu que dans le trouble d'une vitre, m'a dit: «Drink! -Trink!» À l'arrêt du petit bar, les reflets se

sont incarnés, j'ai fui, j'ai dû fuir immédiatement dans trois verres d'eau-de-vie les têtes trois ou quatre fois plus grosses que les épaules d'une assemblée hoquetante. Boire pour ne plus voir les buveurs !

Traverser les morts et les vies : les faire siennes telles des morsures, les plonger dans le fond grandiose et famélique, si bien ! si bien !

Un personnage est venu. Il m'a tué. Il a tué mon cœur d'un grand coup de pied, et mon ombre s'est répercutée mille fois sur les murs prisonniers.

Sinistre Sofia !

Maintenant Istanbul !

Une pluie noire mouille mes reins.

J'ai retrouvé pour la troisième fois cette ville du luxe et de la pauvre créature tapie sur une aire de pavés-lavoir. En cette saison le bazar ressemble à une coulisse de cirque à l'abandon, avec des chiens par dizaines et les cris de rares marchands presque mélancoliques.

Au pudding-shop, rendez-vous des hippies, toujours l'animation camée, affamée, désespérée. Ai-je faim ? Un gars de dix-sept ans sent qu'il doit quitter cette ville de perdition ; son ami croupissant dans une geôle, son esprit empreint du désir des drogues les

plus féroces. Mienne vocation, vocation des frères?

Mais une semaine déjà que je suis parti. L'impatience de voir les Indes, de revoir les jaunes épidermes des déserts noués au ciel qui tue et donne à la vie un bleuté d'acier. Hiver du voyage ! Ville de sirènes dans la nuit et de voitures s'arrêtant pour dévisager ton ombre ou ton visage, ou ton sexe, ou tes apparences européennes, ami ! La pluie tombera encore sur la route ; les pigeons s'envoleront éternellement du parvis de la Maussade Mosquée, tandis que Dieu garde l'impassibilité pierreuse et tombale.

Istanbul est déflorée en moi, parce qu'il y a trop de souvenirs déjà, et peut-être parce que le printemps tarde.

Les moutons crèvent dans les cours ; on égorge. J'attends, et l'Est viendra. Il faut attendre l'ouverture des ambassades, et les jours, et les nuits, et que les gens fassent la fête jusqu'à en crever. Mais il pleut dehors. J'ai une maison pour moi, et des blues.

J'ai laissé mes sales grandes bottes lustrées et riches au seuil d'une mosquée très ample, et j'ai alors franchi le seuil de l'Asie et laissé croupir ces sales bottes quand même porteuses de moi dans les moments chauds et froids, et alors j'ai vu la main d'un vieillard